

Exemple de dissertation rédigée - Sujet Bruckner

NB : Les trois œuvres sont ici convoquées dans chacun des paragraphes mais l'on pourrait n'en convoquer que deux

Zeus dans la mythologie grecque met fin à la guerre des titans et établit une totalité organisée et harmonieuse, le cosmos, que chacun ensuite perturbe. C'est à cette conception cosmique du monde que Pascal Bruckner fait écho dans Le Sacre des pantoufles en 2022 en ces termes : « Un grand corps cosmique baigne nos organismes, nous entraîne dans ses frémissements, ses soupirs, ses tempêtes, nous inflige ses pathologies et nous fait bénéficier de ses embellies. » Il existerait ainsi une relation organique entre le monde, ou encore la nature (« grand corps cosmique ») entendue comme totalité organisée, et l'homme. La notion d'ordre « cosmique », la métaphore du « bain » faisant de ce « corps cosmique » notre lieu de vie, l'idée de relations de causes à effets entre la nature et le corps humain (« frémissement », « soupirs » et « tempêtes » déterminent l'homme) le soulignent. Conçue de la sorte, la Nature agit sur l'homme et l'influence, positivement comme négativement. L'être humain serait alors condamné à subir passivement la puissance d'un cosmos qui le déterminerait pleinement : or l'homme, notamment grâce au développement des connaissances et de la technique, ne se contente pas toujours de rester dans une position d'attente et de réception face à la Nature. Comment adhérer à la conception d'une Nature toute-puissante par rapport à l'homme condamné à ne pas réagir ? Certes, l'expérience que nous avons de la Nature évoque un cosmos qui conditionne l'homme. Mais cette vision d'une totalité englobante et organisée se heurte à l'activité déterminante de l'homme et à l'expérience humaine du chaos de la Nature, de l'anomalie et de la séparation. En réalité, la fragilisation de la Nature impose de repenser l'expérience de la Nature et la conception de cette dernière : accepter sa fragilité, inventer une nouvelle sagesse du vivant, où l'homme devient aussi responsable. Notre réflexion sera nourrie de deux romans modernes, Vingt mille lieues sous les mers de Jules Verne et Le Mur invisible de Haushofer, et d'un recueil philosophique : La connaissance de la vie de Canguilhem.

Nos œuvres permettent en effet d'envisager la Nature comme toute-puissante et déterminante pour l'homme : elle peut être ainsi envisagée comme un « grand corps cosmique » que l'homme subit.

Cette représentation de la nature comme un tout harmonieux et équilibré est très commune à ceux qui s'intéressent aux phénomènes naturels. Canguilhem nous entretient de « l'intuition astrobiologique du Cosmos » des Grecs de l'Antiquité : « c'est la théorie de la sympathie universelle, intuition vitaliste du déterminisme universel » qui conditionne l'homme, une conception biocentrique du Cosmos qui a traversé le Moyen Âge, s'est épanouie à la Renaissance, jusqu'à l'époque où écrit le philosophe. L'idée de l'insertion de l'organisme humain dans une totalité organisée qui l'influence est donc très ancienne, certes dépassée pour Canguilhem, mais encore bien présente dans nos représentations du monde. Cette idée d'une totalité organisée est très perceptible dans le roman de Verne également. Le capitaine explique ainsi à Aronnax que l'océan est comparable à un « organisme », avec une circulation semblable à celle des êtres vivants, grâce aux phénomènes des courants. Il détaille l'équilibre précis de trois éléments, le « calorique », le « sel » et les « animalcules », tous jouant un « rôle » et assurant l'équilibre parfait de l'ensemble. Sans entrer dans des considérations si savantes, la narratrice du Mur invisible contemple le ciel étoilé lorsqu'elle est sur l'alpage et en conçoit une paix profonde : elle a l'intuition d'un ordre bien plus grand que celui que produit les « jeux humains », c'est « le grand jeu du soleil, de la lune et des étoiles », qui se caractérise par son harmonie et sa perfection.

Dans cet ordre naturel, l'homme peut trouver sa place et bénéficier des « embellies » tout en redoutant les « pathologies » de ce grand corps. La protagoniste de Haushofer profite de fait des « embellies » de la Nature quand elle découvre une vache dont la rencontre est une « bénédiction » salutaire : le lait de la vache assure la survie de la protagoniste, comme les ressources végétales qui lui offre une Nature faisant à ce titre figure de mère nourricière. Mais elle subit aussi les orages et le foehn qui s'abattent parfois sur sa vallée, elle est alors « révoltée de cette puissance à laquelle nous étions livrés, moi et mes bêtes. » Cette ambivalence de la nature et ce sentiment d'impuissance face à sa force parfois destructrice accompagne également le professeur Aronnax dans sa découverte de l'océan. La mer semble les combler de ses richesses, répondant à tous leurs besoins par l'abondance des animaux, des végétaux, et leurs propriétés étonnantes et souvent utiles. Inversement, l'homme semble subir les « tempêtes » de ce « grand corps cosmique » convoqué par Bruckner : si Nemo s'exclame que « la mer est tout ! », et la présente en « nourrice prodigieuse » qui alimente toute la vie à bord du Nautilus, elle est pourtant aussi celle qui met en péril

Introduction générale :

- amorce

- liée au sujet, entièrement citée et attribué

- le sujet interprété

- problématisation

- problématique qui cerne un paradoxe

- plan annoncé : une phrase par partie, selon une progression logique

- présentation rapide des œuvres, support de l'argumentation

1 : thèse de Bruckner reformulée pour être validée et rattachement explicite à celle-ci
1.1. Premier argument, rattaché aux idées de Bruckner : la N comme un tout organisé et puissant

... argument démontré à l'appui des œuvres, non pas nécessairement citées mais évoquées de façon précises et commentées dans le sens de la démonstration

1.2. Deuxième argument, toujours emprunté à Bruckner : l'homme subit cette puissance, pour le meilleur et pour le pire

et convocation d'exemples précis orientés vers une démonstration de la validité de l'argument

l'équipage quand elle se fait glace au pôle sud, et plus encore quand le maëlstrom le fait mystérieusement disparaître.

Nos œuvres font donc écho à une conception de la Nature comme un « grand corps cosmique » qui surplombe l'homme tel que le présente Bruckner. Mais elles montrent aussi que le rapport s'inverse parfois, la nature étant dès lors exploitée et fragilisée par l'homme.

Il est en effet problématique de concevoir la nature comme un « grand corps cosmique » qui agirait de l'extérieur sur l'homme : c'est négliger le pouvoir propre du vivant qui organise davantage qu'il ne subit, prétendument « entraîné » par la Nature ainsi que le conçoit Bruckner. Là est tout le propos du chapitre de Canguilhem « Le vivant et son milieu » : être un « organisme » vivant, c'est construire au sein de l'environnement son « monde », son Umwelt selon le concept de van Uexküll dont nous entretenons le philosophe. La notion de « milieu » doit être dégagée du paradigme mécaniste, qui tend précisément à considérer le milieu comme un espace où s'exercent des forces extérieures sur l'organisme vivant, à l'image de l'éther newtonien agissant sur le nerf optique. Qu'est-ce que construire son milieu pour l'organisme ? Ce n'est pas réagir à un milieu mais ordonner un certain monde à partir du système de perceptions qu'est un organisme cherchant à répondre à ses besoins, pour survivre et se développer. En ce sens, « un vivant ce n'est pas une machine qui répond par des mouvements à des excitations, c'est un machiniste qui répond à des signaux par des opérations », ce qui anéantit la théorie cartésienne de l'animal-machine. Ainsi, en suivant van Uexküll, on peut dire avec Canguilhem que le milieu de la tique n'est pas la forêt : c'est un monde où l'odeur de beurre rance déclenche le mouvement, la nutrition et la reproduction. Chaque vivant construit donc son milieu et vit bien plus activement que ne laisse entendre Bruckner. Ce que mettent en avant les deux romans du corpus, c'est précisément la capacité humaine de construire son milieu. La protagoniste de Haushofer est placée dans un milieu hostile, mais par son travail (couper du bois, cultiver les pommes de terre, faucher les champs, etc.) apprend à construire un milieu vital propice non seulement à sa survie, dont elle redevient le « centre », comme le dit Canguilhem, mais aussi à son bonheur. De même, dans le roman de Jules Verne, nous pouvons concevoir le Nautilus comme une création humaine recourant à la technique pour habiter un milieu a priori hostile : cette technique est précisément celle que développent les contemporains de Jules Verne découvrant vertigineusement les pouvoirs de l'électricité. Le vivant, et singulièrement le vivant humain, a donc la capacité de ne pas être passivement influencé par l'extérieur.

Concevoir la nature comme un « grand corps cosmique » qui agirait de l'extérieur sur l'homme comme le propose Bruckner, c'est en outre nier que la Nature n'apparaît pas comme un tout organisé et qu'au contraire, elle peut être chaotique et complexe. Les différents milieux de chaque organisme ne cessent en effet de se chevaucher et de se rencontrer, ce qui produit des confrontations entre les vivants. C'est d'ailleurs l'apport de Darwin de penser le « rapport biologique fondamental [comme] un rapport de vivant à d'autres vivants », affirme Canguilhem. Si les besoins déterminent le rapport du vivant à son milieu, le fait de se nourrir transforme certains vivants en proie et d'autres en prédateurs, à l'image de Perle dans Le Mur invisible, dont l'inadaptation au milieu liée à des siècles de sélection commandée par l'homme, la rend victime d'une nature sauvage faite de rapports de confrontation. Verne souligne cette lutte de puissance s'exprimant dans la nature, en dépassant le strict règne du vivant et en la généralisant aux rapports entre les différents éléments de la Nature. Il écrit ainsi, décrivant le milieu singulier que forme le volcan sous-marin : « A ce dernier plan, le règne végétal commençait à lutter avec le règne minéral ». Consécutivement, la Nature n'est ni extérieure au vivant, ni « légalisée » écrit Canguilhem. Au contraire, elle peut rester mystérieuse et insaisissable, ce que souligne Pierre Aronnax lorsqu'il note que la mer « prodiguait incessamment ses plus merveilleux spectacles. Elle les variait à l'infini. » (I, 18). Verne réactive ainsi l'origine latine et populaire de « merveilleux », terme fréquemment convoqué dans son roman : la Nature est à la fois admirable et de l'ordre du miracle, autrement dit, hors de toute mécanique ou de toute mathématique qui l'expliquerait totalement.

En nuanciant cette idée d'un ordre parfait et puissant, on met au jour la fragilité de la nature. Dès lors, l'équilibre se retourne parfois, et c'est l'homme qui menace l'équilibre naturel. Jules Verne s'en fait l'écho : « L'acharnement barbare et inconsidéré des pêcheurs fera disparaître un jour la dernière baleine de l'océan. » alerte Nemo (II, 12). La chasse à la baleine perturbe la Nature ; c'est encore plus clair quand Aronnax présente, au large de l'Amazone, les lamantins qui en paissant les prairies sous-marines permettent d'éviter l'obstruction de l'embouchure des fleuves tropicaux. « Et savez-vous, ajoutai-je, ce qui s'est produit, depuis que les hommes ont presque

Bilan sur la validité de la thèse de Bruckner et transition

2. et 2.1. Formulation de limites à cette thèse de Bruckner et exploration des œuvres dans cette perspective : l'homme est actif face à la Nature et est donc loin de la subir toute.

C'est bien à la thèse de Bruckner qu'il s'agit de s'opposer

2.2. Deuxième argument qui là encore limite la thèse de Bruckner, à l'appui des œuvres : la Nature n'est pas un cosmos, une totalité organisée et harmonieuse : elle est mouvante et confuse, elle se redessine constamment depuis l'intérieur ses composantes

Étayage par les œuvres, en variant les priorités données d'un auteur à l'autre selon les paragraphes

2.3. La nature subit l'homme

entièrement anéanti ces races utiles ? », demande Aronnax : la fièvre jaune est apparue du fait de la putréfaction des herbes puis de l'empoisonnement de l'air par contamination", explique-t-il à ses interlocuteurs. Ce cosmos « malade » semble thématique à travers l'apparition du mur invisible et la mort de tout vivant animal au-delà de ce mur. Si la narratrice de Haushofer n'en connaît pas l'origine, elle ne doute pas que la cause en est humaine : elle imagine une toxine ciblant le vivant et fait allusion aux rumeurs d'une « guerre atomique » qui renvoie à la date de rédaction du roman et aux tensions entre les Etats-Unis et la Russie lors de la crise de Cuba en 1962. Ici, ce n'est donc pas l'homme qui subit les violences de la nature, mais la nature qui voit son équilibre menacé par les actions humaines.

Il apparaît donc ici que la notion de cosmos, si elle nous permet de nous rendre sensible l'équilibre qui habite la nature, et sa puissance, ne doit pas nous faire oublier que cet équilibre peut être mis à mal, notamment du fait des progrès techniques de l'homme, qui va jusqu'à inverser les rapports de force. Mais il ne s'agirait pas pour autant de dire l'homme tout-puissant.

En réalité, au-delà de l'angoisse face à la « maladie » du monde, nos œuvres révèlent que c'est en inventant un nouveau rapport à la Nature que l'homme peut modestement, par un sens des responsabilités, retrouver un pouvoir d'action vertueux au lieu de se résigner à une fatalité qu'il subirait d'un « grand corps cosmique ». Ainsi, reconnaître la fragilité de la Nature et l'interdépendance du vivant peut être le nouveau fondement de l'expérience active de l'homme, alors ni passif, comme le concevait Canguilhem, ni dominant, mais de sorte à ne pas rendre « malade » la nature. La protagoniste du Mur invisible doit en effet s'ajuster humblement à la vie sauvage, prendre soin, réparer, inventer une communauté du fragile. « Aimer et prendre soin d'un être est une tâche très pénible et beaucoup plus difficile que tuer ou détruire. » note ainsi la narratrice. Car la vraie santé passe par la reconnaissance de la « normativité » écologique, et dès lors du respect du milieu, fait apparaître Canguilhem dans « Le normal et le pathologique » : ce qui caractérise la santé, « c'est la capacité de tolérer des variations des normes » ; autrement dit, il s'agirait non pas d'intervenir sur la Nature pour qu'elle réponde aux normes humaines, mais de la laisser exister, en s'adaptant à son mouvement. Telle est la remarquable leçon que Nemo donne lorsque, le 5 janvier 1863, alors que l'équipage est en proie à l'inquiétude, il attend patiemment les mouvements de la Nature pour permettre au Nautilus de se dégager du dangereux détroit de Torrès : Nemo sait qu'il faut le retour de la pleine lune et donc de la marée, qui advient le 9 janvier 1863.

Nos œuvres en outre invitent l'homme à habiter la nature avec lucidité, humilité et solidarité. Canguilhem ainsi, dans « L'Expérience en biologie animale », resitue la science comme « un fait dans le monde en même temps qu'une vision du monde » et non pas comme une vérité qui autorise par exemple toute analogie entre l'homme et l'animal, ou qui légitime l'accaparement de la nature par l'homme. Cette humilité traverse le regard de la narratrice de Haushofer, dont nous pouvons comprendre comment l'œuvre a été relue à la faveur des thèses écologiques. Quand elle note : « La lune pendait, pâle et plate, dans le ciel et les premiers rayons roses teintaient les rochers », certes nous lisons une traduction du texte allemand, mais cela n'empêche pas d'être sensible à la façon dont Haushofer se rend disponible à la poésie du monde. En effet, l'allitération en [p] retient l'attention sur les connotations lugubres du propos tandis que la cadence majeure de la phrase rend l'expansion de l'univers naturel ; il est ici à la fois en osmose avec le sujet qui la perçoit, habité par la douleur devant la mort de Lynx et Taureau, tout en traduisant l'immanence d'une nature vivante et insaisissable, qui se colore mystérieusement de rose.

Nous ne saurions donc adhérer à la conception d'une Nature toute-puissante car cela condamnerait l'homme à subir passivement les aléas naturels. Certes, nous pouvons penser la Nature comme un « grand corps cosmique », nos œuvres en témoignent. C'est cependant oublier le rôle actif de l'homme et les incessantes modulations de la Nature. Et cela précisément doit pousser l'homme à reconsidérer sa conception de la Nature en comprenant qu'elle est multiplicité de milieux que l'homme, du fait de sa spécificité, doit contribuer à préserver comme telle. Il ne s'agit donc pas de « sacraliser les pantoufles » comme le soufflait ironiquement Bruckner dans le titre de son ouvrage. Au contraire, il s'agit d'agir, et nous savons aujourd'hui l'urgence de cette réaction que certains États seulement tentent d'amorcer collégialement.

Bilan sur les limites de la thèse de Bruckner et transition

3 & 3.1 : Thèse de Bruckner rectifiée pour dépasser la contradiction établie par 1 et 2 : les œuvres invitent à s'inscrire dans un processus d'interdépendance – et non pas de transcendance de la N

Les œuvres, toujours à l'appui, avec des jeux de précision, laissant entendre que les œuvres sont parfaitement maîtrisées

3.2 : Elles invitent l'homme à agir en toute conscience de l'immanence de la N, pour ne pas la rendre « malade »

NB : on passe directement à la conclusion générale

Conclusion générale :
- Réponse claire à la problématique
- reprise du raisonnement démonstratif suivi
- ouverture en forme ici de clôture

Éléments à ne jamais perdre de vue :

La mise en page distingue nettement, visiblement, les étapes du raisonnement. **Jamais la thèse de Bruckner n'est oubliée**